

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !



2 Histoires de  
Mer et de Morts

## DU MÊME AUTEUR

3 *Contes*, traduction P. Bétous, illustration H. Prashkevich, Lettres Ailées, 2019

*Sub Sole ou la ramasseuse de coquillages*, traduction P. Bétous, illustration H. Prashkevich, Lettres Ailées, 2019

*Quilapan*, traduction P. Bétous, illustration S. Thomas, Paul Bétous, 2018

© Lettres Ailées 2019

ISBN : 978-2-490923-03-8

Dépôt légal : décembre 2019

BALDOMERO LILLO

2 Histoires de  
Mer et de Morts



Illustrées  
par

HANNA PRASHKEVICH

Traduites de l'espagnol (Chili)  
par

PAUL BÉTOUS CATUHE

... *Lettres*  *Ailées*

# LES HISTOIRES

La Remorque..... 8

Sub Sole..... 31

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !

# LA REMORQUE



– Croyez-moi messieurs quand je vous dis qu’il m’est difficile de parler de ces choses-là. Malgré le temps qui a passé, ce souvenir m’est encore très douloureux.

*Tandis que le narrateur se concentrait sur lui-même pour fouiller dans sa mémoire, il y eut quelques instants de silence profond dans la cabine du brigantin. Sans l’oscillation légère de la lampe pendue au plafond noirci, nous nous serions crus sur la terre ferme et bien loin du Delfín<sup>12</sup>, ancré à un mile de la côte.*

*Soudain, le marin ôta la pipe de sa bouche, sa voix grave et posée résonna :*

– J’étais en ce temps-là un jeune garçon et je servais comme mousse à bord du *San Jorge*<sup>3</sup>, un petit remorqueur immatriculé à Lota<sup>4</sup>.

L’équipe se composait du capitaine, du timonier, du machiniste, du chauffeur et de votre serviteur, qui était le plus jeune de tous. Jamais il n’y eut sur un bateau aucun équipage plus uni que celui de ce cher *San Jorge*. Tous les cinq nous ne formions rien d’autre qu’une famille, dont le père était le capitaine et les autres, ses fils. Et quel homme, notre capitaine !

---

1 Dauphin (NDT)

2 Toutes les notes sont du traducteur

3 Saint George

4 *Lota* est la ville natale de Baldomero Lillo



Il fallait voir comme tous nous l'aimions ! Plus que de la tendresse, c'était de l'idolâtrie que nous ressentions pour lui. Courageux et juste, il était la bonté incarnée. Il se réservait toujours les plus lourdes tâches, aidant chacun dans les siennes avec une bonne humeur que rien ne pouvait troubler. Combien de fois est-il venu vers moi, alors que je baissais les bras, presque mort, face à mes nombreuses obligations, pour me dire d'une joie aimable :

– Allons mon garçon, repose-toi un moment pendant que je m'étire un peu les nerfs.

Et lorsque, assis sous la bâche, à l'abri du soleil ou de la pluie, je regardais le corps massif du capitaine, son visage bronzé, ses blondes moustaches légèrement blanchies par le temps et ses yeux bleus au regard aussi franc que celui d'un enfant, je sentais mon âme se remplir d'une douce et profonde tendresse au-delà de toute raison. J'aurais sacrifié ma vie sans hésiter une seconde pour le sauver d'un danger quelconque.

*Le narrateur fit une courte pause, portant sa pipe aux lèvres et continua, après avoir lancé une volute de fumée épaisse :*

– Un jour, nous avons levé l'ancre à l'aube et nous avons mis cap sur l'île de Santa María.

Nous remorquions une chaloupe pleine de bois, dans laquelle nous ramènerions, au retour, un chargement de peaux de lions de mer qui devait embarquer le lendemain matin dans le transatlantique allant vers le Détroit<sup>5</sup>. La mer était d'un calme plat, le ciel, bleu, et l'atmosphère si transparente que nous pouvions apercevoir tout le pourtour du golfe de Arauco sans perdre le moindre détail.

Nous étions tous joyeux à bord du *San Jorge*, et le capitaine plus que quiconque, car le patron de la chaloupe que nous remorquions n'était autre que Marcos, son cher Marcos qui, debout sur la poupe, pliant tel un roseau entre ses mains la longue perche de navigation, obligeait la masse pesante à suivre le sillage que laissait l'hélice du remorqueur dans les eaux bleues.

Marcos, fils unique du capitaine, était aussi l'un de nos amis, un joyeux et sympathique camarade. Jamais le proverbe « tel arbre tel fruit » n'avait été si juste que pour ces deux êtres. Physiquement et moralement semblables, le fils était le portrait craché de son père, le garçon comptait deux ans de plus que moi, qui avais alors vingt et un ans révolus.

Cette traversée fut délicieuse. Nous avons longé l'île par la face sud et, à midi, nous avons déjà mouillé dans la baie, terme de notre voyage. Une fois la chaloupe déchargée, après un travail pesant et

---

5 Diminutif du Détroit de Magellan

laborieux, nous attendions la nouvelle cargaison qui, pour je ne sais quelle difficulté imprévue, n'était pas encore prête à embarquer. Cette situation mit le capitaine de très mauvaise humeur. En vérité, les raisons de s'énerver étaient multiples ; en effet, le si beau temps de la matinée avait brusquement tourné l'après-midi venu. Un vent de nord-ouest qui grossissait par instant, coupait la mer en la fouettant de ses rafales extrêmement violentes et, au large de la crique, les vagues se regroupaient en tourbillons d'écume. Le ciel d'un gris ardoise, couvert de nuages bas qui bouchaient considérablement l'horizon, avait un aspect menaçant. Peu de temps après, la pluie se mit à tomber.



De fortes averses nous obligèrent à endosser nos cirés, tandis que nous commentions la bourrasque intempestive. Bien que le calme de l'océan et l'air raréfié nous avaient fait pressentir dans la matinée un changement de temps, nous étions cependant bien loin de nous imaginer une altération pareille. Si ce n'avait été pour l'impatience du transatlantique et les ordres péremptoires que nous avions reçus, nous aurions attendu que la violente tempête se calme, à l'abri de la crique.

Le chargement tant attendu arriva enfin et nous avons commencé à l'embarquer à toute vitesse, mais, bien que nous travaillions tous avec acharnement pour accélérer l'opération, elle ne se termina qu'à la nuit tombée, après un court crépuscule. Nous avons immédiatement levé l'ancre du remorqueur : nous pouvions distinguer, à la poupe et sur les bancs de l'énorme et lourde chaloupe, les silhouettes du patron et des quatre rameurs se détachant comme des masses brouillées par la pluie et les copeaux d'écume, qu'un vent tempétueux arrachait de la crête des vagues.

Au début, tandis que nous étions à l'abri des falaises de l'île, tout se passa bien ; mais tout changea brusquement lorsque nous avons dû enfilez le canal pour entrer dans le golfe. Une rafale de pluie et de grêle nous fouetta la proue et emporta avec elle la toile de la

bâche qui passa en m'effleurant le haut du crâne, pareille aux ailes d'un pétrel gigantesque, l'oiseau messager de la tempête.

À portée de voix du capitaine, accroché à la roue du gouvernail, le timonier et moi avons couru jusqu'aux écoutes de la cabine et de la machine pour les couvrir hermétiquement d'épaisses toiles goudronnées.

J'étais à peine revenu à mon poste, près du treuil de remorquage, quand une lumière blanchâtre brilla du côté de la proue et qu'une masse d'eau se brisa impétueusement contre mes jambes. Accroché à la barre, je résistais au choc de la vague qui fut suivie par deux autres, espacées de quelques secondes. Je crus un instant que tout était fini, mais la voix du capitaine qui criait en s'approchant du porte-voix de commandement : « En avant ! À toute vapeur ! » me fit voir que nous étions encore à flot.

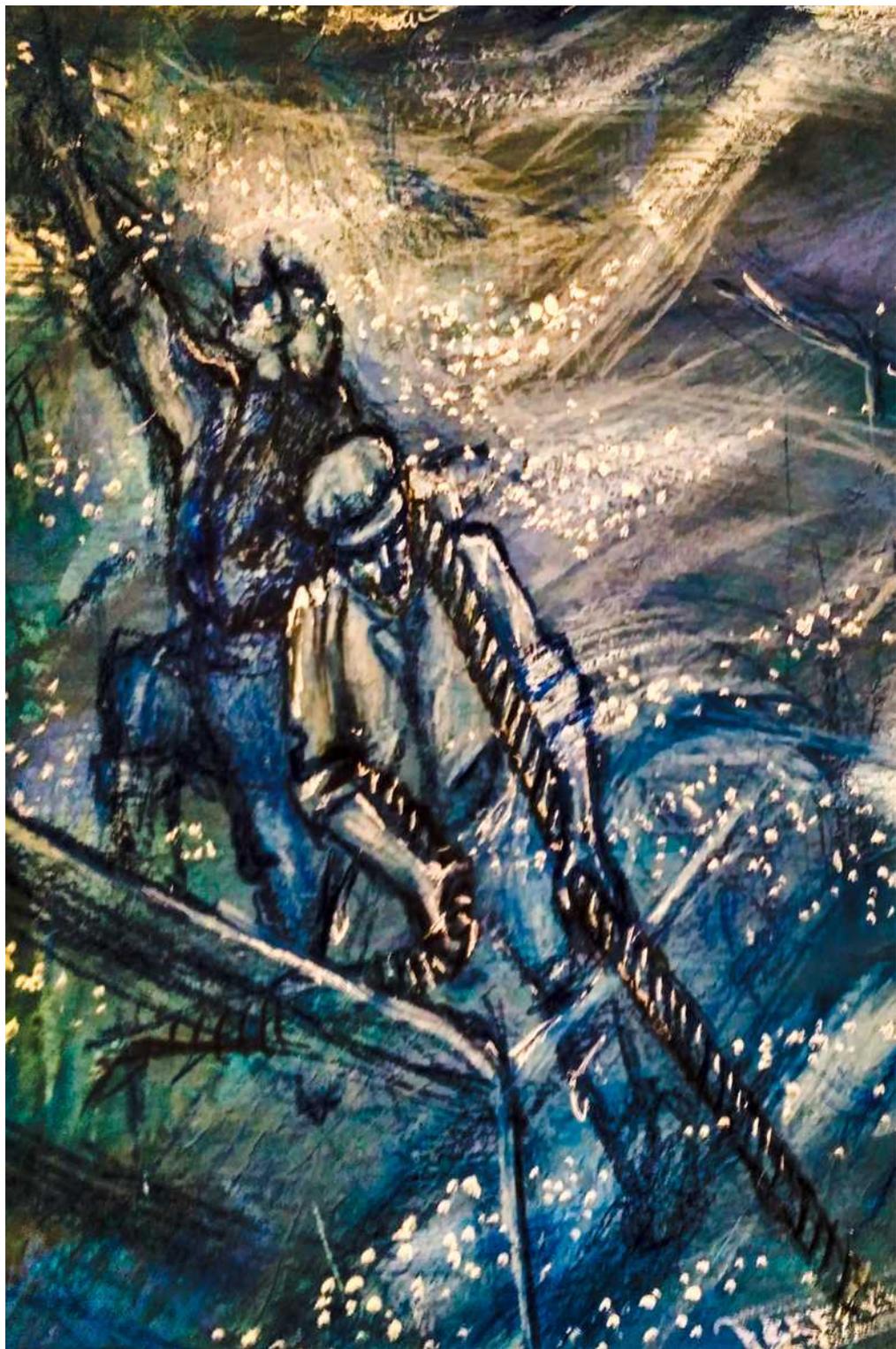
La coque du *San Jorge* vibra tout entière et rechigna sourdement. L'hélice avait doublé ses rotations et les claquements du câble du remorqueur nous indiquèrent que la marche était sensiblement plus rapide. Durant un temps qui me parut extrêmement long, la situation demeura sans s'aggraver. Bien que la houle soit toujours très dure, nous n'avions pas embarqué de nouvelles vagues comme celles qui nous attaquèrent à la sortie du canal, et le *San Jorge*, lancé à toute vapeur, se maintenait bravement

dans la direction indiquée par les éclats lumineux du phare situé sur les hauteurs du promontoire qui dominait l'entrée du port. Mais ce calme relatif, cette trêve du vent et de l'océan, cessa lorsque nous nous sommes retrouvés, d'après nos calculs, au milieu du golfe. La furie des éléments déchaînés prit de telles proportions cette fois-ci, que personne à bord du *San Jorge* ne douta un seul instant de l'issue de la traversée.

Le capitaine et le timonier, accrochés à la roue du timon, maintenaient le cap, enfilant le vent du nord-ouest qui menaçait de se transformer en ouragan. À la proue, un éclair continu nous signalait que la marée furieuse grandissait en intensité, fatiguant la frêle embarcation qui, à chaque écart, parvenait péniblement à se redresser. Nous semblions naviguer entre deux eaux, et le danger de piquer de la proue était de plus en plus proche. Soudain, la voix du capitaine arriva à mes oreilles par-dessus le grondement de la bourrasque :

- Antonio, fais attention au câble de remorquage.
- Oui, capitaine – lui répondis-je ; mais une rafale furieuse me coupa la parole, et m'obligea à détourner la tête.

La lanterne pendue derrière la cheminée lançait une faible lueur sur la coque du *San Jorge*, illuminant vaguement les silhouettes



du capitaine et du timonier. Tout le reste, de la proue à la poupe, était submergé par les plus profondes ténèbres, et l'on ne distinguait de la chaloupe à l'autre bout du câble, à vingt brasses du remorqueur, que cette pâle phosphorescence renvoyée par les vagues lorsqu'elles cognent un obstacle dans l'obscurité. Mais les claquements du câble tirant nous indiquaient clairement que le remorqué suivait nos eaux et, bien que nous ne puissions le voir, nous sentions qu'il était là, très proche de nous, enveloppé dans les ombres toujours plus denses de minuit.

Soudain, entre le grondement tumultueux de la bourrasque, je crus entendre un bruit sourd et persistant à tribord. Le capitaine et le timonier avaient dû le percevoir aussi, car je les vis, à la lumière de la lanterne, se retourner vers la droite et s'immobiliser, écoutant, semblait-il, l'étrange bruit avec une très grande attention. Quelques minutes passèrent ainsi et ces détonations sourdes, semblables à de lointains éclairs, grandirent et se multiplièrent de plus en plus, jusqu'au point où le doute ne fut plus permis : le *San Jorge* dérivait vers les hauts-fonds de la Pointe de Lavapié. Le fracas des vagues, roulant sur le banc de sable terrible et dangereux, noya bien vite de son écho terrifiant toutes les autres voix de la tempête.

Je ne savais pas ce qu'allaient penser mes compagnons, mais moi, attaqué par une idée subite, je dis à voix basse, apeuré :

- La remorque est notre perte.

À cet instant précis, un éclair extrêmement vif déchira les ténèbres, et un cri d'angoisse unanime s'éleva du remorqueur et de la chaloupe :

- Le banc, le banc !

Chacun avait vu, à l'instant où la décharge électrique s'était produite, se détacher une superficie blanchâtre parsemée de points noirs à trois ou quatre encablures à tribord du *San Jorge*. Les commentaires étaient inutiles. Nous comprenions tous parfaitement ce qui s'était passé. La grande surface que la chaloupe à moitié vide opposait au vent réduisait non seulement la marche du remorqueur, mais elle parvenait même à l'annuler totalement. Nous n'avions pas avancé de grand-chose depuis que nous étions sortis du canal, étant emporté par le courant jusqu'au banc que l'on croyait à quelques miles de distance. L'hélice multipliait en vain ses révolutions pour nous pousser vers l'avant. La force du vent était plus puissante que la machine, et nous dérivions lentement vers les bancs de sable dont la proximité mettait en nos cœurs une crainte effroyable. Il ne restait plus qu'une seule chose à faire pour nous sauver : couper sans perdre une minute le câble du remorqueur et abandonner la chaloupe à sa chance. Tourner en rond pour nous approcher de Marcos et de ses compagnons revenait à sombrer infailliblement à peine les vagues

nous prendraient-elles par le flanc. Pour notre capitaine, le dilemme était terrible : ou nous mourrions tous, ou il sauvait son bateau en envoyant son fils vers une mort désastreuse.

Cette pensée me produisit une commotion telle, que j'oubliais mes propres angoisses et ne pensais plus qu'à l'horrible lutte qui devait se livrer dans le cœur de ce père si tendre et si aimant. De mon poste, près du treuil, je voyais son ample silhouette se détacher de manière confuse dans la faible lueur de la lanterne. Accroché au bastingage, j'essayais de deviner à ses mouvements, si, en plus de cette alternative, il parvenait à en voir une autre qui serait notre salut. Qui sait si une manœuvre audacieuse, une aide inespérée ou la brusque retombée du vent de nord-ouest n'amènerait pas un terme heureux à nos angoisses !

Mais, toute autre manœuvre que maintenir la proue face au vent aurait été insensée et de là-bas, dans les ténèbres, nulle aide ne pouvait arriver. Quant à la bourrasque, rien, pas le moindre signe ne laissait présager que sa violence diminuerait. Au contraire, la furie de la tempête augmentait toujours plus. Le grondement du tonnerre mêlait ses roulements assourdissants aux hurlements des brisants, et l'éclair déchirant les nuages menaçait d'incendier le ciel. À la lumière aveuglante des décharges électriques, je vis comment le banc semblait venir à notre rencontre. Plus que quelques instants avant

que le *San Jorge* et la chaloupe n'aillent cahoter au-dessus du tourbillon.

Alors, dominant le vacarme assourdissant, on entendit la voix tonitruante du capitaine qui criait dans le porte-voix de commandement :

– Charger les valves !

Un sourd fracas m'annonça un instant plus tard que l'ordre avait été exécuté. L'hélice devait tourner vertigineusement, car la coque du remorqueur gémissait comme si elle allait se désagréger. De mon côté, je regardais le capitaine aller de long en large et je devinais son infini désespoir en voyant que tous ses efforts ne servaient à rien, sinon à retarder pour quelques minutes la catastrophe.

L'écoutille de la salle des machines se souleva et la tête du machiniste apparut à travers l'orifice. Une rafale emporta sa casquette et fit tourbillonner la chevelure grise sur son front. Accroché à la main courante, il resta immobile un moment, tandis qu'un éclair éblouissant déchirait les ténèbres. Un simple coup d'œil lui suffit pour se rendre compte de la situation, et, forçant la voix pour couvrir cette foire infernale, il cria :

– Capitaine, nous allons droit vers le banc !



Le capitaine ne répondit pas, mais s'il le fit, sa réponse ne parvint pas à mes oreilles. Une minute d'expectative passa ainsi, elle me sembla interminable. Une minute que le machiniste utilisa, sans doute, pour chercher un moyen d'éviter l'imminence du désastre. Mais il dut trouver le résultat de cet examen si effrayant, qu'à la lumière de la lanterne suspendue au-dessus de sa tête, je vis son visage se décomposer et prendre une expression de peur indicible

lorsqu'il cloua ses yeux sur son vieux camarade que le conflit entre son amour de père et le devoir impérieux de sauver le navire confié à son honneur, maintenait anéanti, fou de douleur, à côté de la roue du gouvernail.

Quelques secondes passèrent : le machiniste avança de quelques pas le long du bastingage et se mit à parler de manière énergique, forçant la voix. Mais, le fracas de la bourrasque était tel, que seuls des mots vagues et des phrases incohérentes me parvenaient... résignation... volonté de Dieu... honneur... devoir...

Je n'entendis parfaitement que la fin de la harangue :

– Ma vie importe peu, mais vous ne pouvez pas, capitaine, faire mourir ces garçons.

L'ancien parlait de moi, du timonier et du chauffeur, dont la tête apparaissait parfois par l'ouverture de l'écouille.

Je n'ai pas pu savoir si le capitaine répondit ou non à l'appel de son vieil ami parce que le rugissement des vagues qui balayaient le bateau se mêla, à cet instant, avec le grondement violent d'un éclair. Je crus que ma dernière heure avait sonné, nous allions toucher fond d'un instant à l'autre, et je commençais à balbutier une prière quand une voix, que je reconnus comme celle de Marcos, s'éleva dans les

ténèbres, du côté de la poupe. Bien que très affaiblies, j'entendis distinctement ces paroles :

– Père, coupez le câble, vite, vite !

Un tremblement froid me secoua des pieds à la tête. Nous arrivions à la fin du combat et nous allions être renversés et avalés par le gouffre bouillant d'un instant à l'autre. Le visage de Marcos m'apparut comme celui d'un héros. Tout espoir perdu, la force de caractère dont il faisait preuve dans cette transe me fit venir les larmes aux yeux. Valeureux ami, nous ne nous reverrons plus maintenant !

Le *San Jorge*, assailli par les vagues furieuses, commença à danser une folle sarabande. Comme un yorkshire entre les dents d'un dogue, il était secoué de la proue à la poupe et de bâbord à tribord avec une violence formidable. Quand l'hélice tournait dans le vide, le bateau grinçait de telle manière qu'on aurait cru qu'il allait se désagréger en mille morceaux. Aveuglé par la pluie qui tombait torrentiellement, je restais accroché au treuil quand la voix de stentor du machiniste me frappa comme un éclair :

– Antonio, prends la hache !

Je me retournais vers la roue du timon et une masse confuse qui s'y agitait me fit sortir de ma stupeur. Je devinais plutôt que je ne vis



dans ce groupe le capitaine et le vieux se battant à bras raccourcis sur le pont. J'aperçus soudain le machiniste qui, débarrassé de son adversaire, s'élançait vers la poupe en criant :

– Antonio, coupe ce câble, vite, vite !

Je me penchais presque inconsciemment, et, soulevant le couvercle de la boîte à outil, j'attrapais la hache par le manche, mais, alors que je me préparais, bras levé, à abattre le coup, la lumière d'un éclair me montrant dans cette attitude accusatrice, révéla mon propos à l'équipage de la remorque.

J'entendais une clameur furieuse :

– Le câble, ils vont le couper ! Assassins ! Maudits ! Non, non... !

Moi pendant ce temps, poussé par ces cris et anxieux d'en finir une bonne fois pour toutes, j'abattais sur le câble des coups furibonds, jusqu'à ce que soudain, quelque chose comme un tentacule, s'enroula autour de mes jambes avec un claquement sourd et me tira à plat ventre sur le pont. Je me relevais au moment où le machiniste disparaissait à travers l'écouille, après avoir crié au timonier :

– Poupe vers le phare, mon garçon !

Je cherchais du regard le capitaine et je distinguais sa silhouette près du treuil de remorquage. Il ne lui fallut qu'une seconde pour prendre le morceau coupé du câble et lancer un cri déchirant : « Marcos, Marcos ! », il s'appuya sur le bordage, se balançant dans le vide. J'eus à peine le temps de l'agripper par une jambe et de l'arracher à l'abîme avant de rouler avec lui sur le pont et de commencer une lutte désespérée au milieu des ténèbres. Nous nous débattions en silence : lui pour se libérer, moi pour le tenir calme. Dans d'autres circonstances le capitaine m'aurait jeté comme une plume, mais il était blessé et la perte de sang l'avait affaibli. Sa tête avait dû choquer contre un fer quelconque au cours de son combat avec le machiniste, parce que je crus sentir à plusieurs reprises un liquide chaud goutter de sa chevelure quand nos visages se touchaient. Il cessa tout à coup de se débattre et nous sommes restés un instant immobiles, les épaules appuyées contre le bordage. Il commença à geindre subitement :

– Antonio, mon fils, laisse-moi rejoindre mon Marcos.

Et comme j'éclatais en sanglots, il poursuivit, de plus en plus exalté :

– Mauvais, j'ai ressenti les coups de haches, mais ce n'était pas le câble... tu entends ? Que le fil de ta hache a tranché : non, non...

C'était son cou, son cou que tu as tranché, bourreau ! Ah, tu as les mains rougies par le sang... ! Va-t'en, ne me salis pas, assassin !

J'entendis un grincement de dents furieux et il se jeta sur moi en lançant des hurlements féroces :

– C'est ton tour maintenant... ! Au banc, au banc !

La folie avait redonné ses forces au capitaine et, me faisant perdre pied, il me lança en l'air comme une paille. J'eus, le temps d'une seconde, la vision de la mort, fatale et inévitable, mais une vague abordant le *San Jorge* par la proue se précipita jusqu'à la poupe comme une avalanche, et nous renversa avant de nous traîner tout le long du pont.

Mes mains, dans la chute, rencontrèrent quelque chose de dur et de cylindrique à laquelle je m'accrochais de toutes mes forces. Ce tourbillon passé, je me trouvais accroché des deux mains au bout de câble du remorqueur ; quant au capitaine, il avait disparu.

*À cet instant, la porte de la cabine s'ouvrit et le pilote du Delfin apparut au travers.*

– Capitaine – dit-il, la marée est haute maintenant. Nous levons l'ancre ?

*Le capitaine fit un signe d'acquiescement et nous nous sommes tous mis debout. Le temps de retourner à terre était venu et tandis que nous nous approchions de l'échelle pour descendre vers le bateau, notre ami nous dit :*

– Le reste de l'histoire n'a pas d'importance. Le *San Jorge* se sauva, et moi, le jour suivant, j'embarquai comme mousse à bord du *Delfin*. Quinze ans déjà ont passé... Je suis votre capitaine maintenant.

JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !

# *sub sole*

*ou*

*La ramasseuse de coquillages*



Assise sur le sable mou, pendant que le petit faisait taire sa faim, Cipriana, les yeux rendus humides et brillants par l'excitation de la marche, embrassa du regard la mer lisse comme une plaine liquide.

Le fabuleux panorama qui se déployait sous ses yeux lui fit oublier un instant sa pénible traversée des grèves littorales. La voûte céleste se reflétait sur les eaux d'un bleu profond. La tranquillité de l'air et la quiétude de la marée basse donnaient à l'océan l'apparence d'un vaste étang diaphane et immobile. Pas une vague, pas une ride sur son transparent cristal. Là-bas, au loin, sur la ligne d'horizon, le voilage d'un bateau interrompait à peine l'auguste solitude des vagues silencieuses.

Cipriana se remit debout après un bref repos. Il lui restait encore un long chemin à parcourir avant d'arriver à l'endroit où elle se rendait. Sur sa droite, un haut promontoire entrait dans la mer, exhibant des versants escarpés et dénués de toute végétation. Sur sa gauche, une grande plage, de blanc sable fin, s'étendait jusqu'à une sombre chaîne de collines s'élevant vers l'Orient. La jeune femme, un panier d'osier pendu à son bras droit, recouvrit l'enfant qui dormait sous les plis de son châle en laine, dont les couleurs criardes, vertes et écarlates, ressortaient intensément sur le gris monotone des dunes. Puis elle descendit lentement le flanc sablonneux et se mit à

marcher le long de la plage. La mer avait découvert, en se retirant, une large bande de terrain ferme, légèrement humide, sur laquelle les pieds de la ramasseuse de coquillages ne laissaient qu'une empreinte légère.

Aussi loin que l'on puisse tourner le regard, pas un être humain ne se distinguait. Tandis que quelques mouettes virevoltaient sur le blanc ruban que produisait un ressac léger, d'énormes pélicans, les ailes déployées et immobiles, glissaient les uns après les autres au ras des eaux endormies, comme des cerfs-volants suspendus par des fils invisibles. Leurs silhouettes fantastiques s'agrandissaient démesurément par-dessus les dunes, avant de doubler le promontoire pour se perdre en haute mer. Après une demi-heure de marche, la ramasseuse de coquillages se retrouva face à de gros blocs de pierres qui lui barraient le passage.

À cet endroit, la plage se rétrécissait et finissait par disparaître sous de grandes plaques de roches basaltiques lézardées par de profondes fissures. Cipriana contourna facilement l'obstacle et prit par la gauche pour se retrouver tout à coup dans une crique minuscule, ouverte entre les hautes murailles d'une gorge profonde.

La plage réapparaissait alors, mais très courte et très étroite. L'anse, délimitée par un demi-cercle obscur, était recouverte par l'or pâle du sable qui s'étendait comme un tapis d'une extrême finesse. Le

premier réflexe de la mère fut de chercher un endroit protégé des rayons du soleil, pour y déposer le loupiot. Elle le trouva bien rapidement dans l'ombre projetée par un énorme rocher, dont les flancs, encore humides, conservaient les traces indélébiles des coups de griffes des vagues.

Après avoir choisi le coin qui semblait le plus sec et le plus éloigné de la rive, elle retira l'ample châle de ses épaules et arrangea un lit moelleux au tout-petit qui dormait. Elle le coucha dans ce nid improvisé avec une attention amoureuse pour ne pas le réveiller.

L'enfant, blanc et potelé, très développé pour ses dix mois, avait, à cet instant, les yeux voilés par de fines paupières, roses et translucides. La mère resta quelques minutes en extase, dévorant des yeux ce beau visage plein de grâce. La peau brune, de taille moyenne, la chevelure noire et abondante, la jeune femme n'était pas belle<sup>6</sup>. Ses traits grossiers, ses lignes vulgaires, n'étaient pas attrayants. La grande bouche aux lèvres épaisses montrait une dentition de paysanne, solide et blanche, tandis que ses petits yeux marrons, légèrement enfoncés, manquaient d'expression.

---

6 À l'époque, la beauté d'une femme se mesurait à la blancheur de sa peau et la blondeur de ses cheveux. Je présume que cet état de fait vient d'un double rejet : celui de l'indigène et de la travailleuse. En effet, la peau bronzée ne l'est pas grâce au bain de soleil des vacances, mais parce qu'elle passe ces journées travaillant sous un soleil de plomb.



Pourtant, quand ce visage se tournait vers le loupiot, les lignes s'adoucissaient, les pupilles brillaient d'une intensité passionnée, et l'ensemble apparaissait agréable, doux et sympathique.

Le soleil, haut sur l'horizon, inondait de lumière ce recoin caché d'une beauté incomparable. Les flancs du défilé disparaissaient sous un mur tissé d'arbustes et de plantes grimpantes. Le cri mélancolique du pic du Chili résonnait à intervalles réguliers par-dessus le bourdonnement léger des insectes et le blanc murmure des

vagues entre les pierres. La tranquillité de l'océan, l'immobilité de l'air et la placidité sereine du ciel avaient quelque chose de la douceur qui se dessinait sur la face du petit et resplendissait dans les pupilles de la mère, subjuguée, malgré elle, par l'irrésistible charme de ce tableau. Se retournant vers la rive, elle examina la petite plage devant laquelle s'étendait une vaste plate-forme de rochers qui entraît dans la mer sur une cinquantaine de mètres. La roche, lisse et polie, était entrecoupée par d'innombrables failles, tapissées de mousses et d'algues diverses et variées.

Cipriana se déchaussa de ses gros godillots et remonta la jupe de percale décolorée sur ses hanches. Elle prit le panier, traversa la plage asséchée et avança sur les rochers humides et glissants, se baissant à chaque instant pour examiner les failles qu'elle trouvait sur son passage. Ces trous étaient pleins de coquillages de toutes sortes. La jeune femme détachait les mollusques des pierres à l'aide d'un crochet de fer et les jetait dans son panier. Elle interrompait sa tâche de temps en temps pour jeter un regard rapide sur le loupiot, qui continuait de dormir profondément.

L'océan ressemblait à un vaste étang turquoise. Bien que la basse mer soit passée depuis bien longtemps, la marée montait si lentement que seul un œil exercé pouvait percevoir la partie visible

de la roche diminuer insensiblement. Les eaux pénétraient plus violemment et plus amplement le long des défilés.

La ramasseuse de coquillages poursuivait sa tâche sans se presser. Elle connaissait bien les lieux et, vu l'heure, elle avait encore largement le temps avant que la plate-forme ne disparaisse sous les flots. Le panier se remplissait rapidement. Entre les feuilles transparentes du *luche*<sup>7</sup> se détachaient les tons gris des escargots, le blanc mat des *tacas*<sup>8</sup> et le vert visqueux des *chapes*<sup>9</sup>. Cipriana, le corps incliné, le panier dans une main et le crochet dans l'autre, allait et venait avec un aplomb absolu sur ce sol glissant.

Le bustier serré laissait voir la naissance du cou rond et bronzé de la ramasseuse de coquillages, dont les yeux scrutaient avec vivacité les failles pour y découvrir le coquillage qu'elle arrachait ensuite de la surface rugueuse de la pierre. Elle se redressait de temps en temps pour relever sur la nuque ses cheveux d'un noir profond. Sa taille forte et grossière de paysanne s'élevait sur de larges hanches aux lignes vigoureuses, non dénuées de prestance et de grâce. Le doux baiser du soleil colorait ses grosses joues, et l'air oxygéné

---

7 Nom d'origine mapuche. *Porphyra sp* ou *Porphyra Columbina* selon les sources : algue rouge comestible très prisée au Chili.

8 Nom d'origine mapuche. *Protothaca Thaca* : Mollusque bivalve comestible à la coquille striée, blanche et tachetée de rouge

9 Nom d'origine mapuche. Coquillage comestible des côtes chiliennes.



qu'elle aspirait à plein poumons faisait bouillir le sang dans les veines de cette jeune fille robuste et dans la fleur de l'âge. Le temps passait, la marée montait lentement, envahissant petit à petit les parties basses de la plate-forme, quand tout à coup Cipriana, qui allait d'un bout à l'autre, travaillant consciencieusement, s'arrêta et regarda attentivement à l'intérieur d'une crevasse. Elle se releva et fit un pas en avant ; mais elle tourna sur elle-même presque aussitôt et retourna se poster au même endroit. Ce qui captivait son attention, l'obligeant à faire marche arrière, se trouvait être la coquille d'un escargot qui gisait au fond d'une petite ouverture. Bien que minuscule, d'une forme étrange et rare, elle paraissait plus grande à travers l'eau cristalline.

Cipriana se mit à genoux et introduisit sa main droite dans le trou, mais sans résultat, car la fente était trop petite et elle ne put qu'à peine toucher de la pointe des doigts l'objet nacré. Ce contact ne fit rien d'autre qu'aviver son désir. Elle retira la main et hésita une seconde mais, se souvenant de son fils, elle se dit que la coquille ferait un joli jouet pour le gamin. Et pour pas un sou !

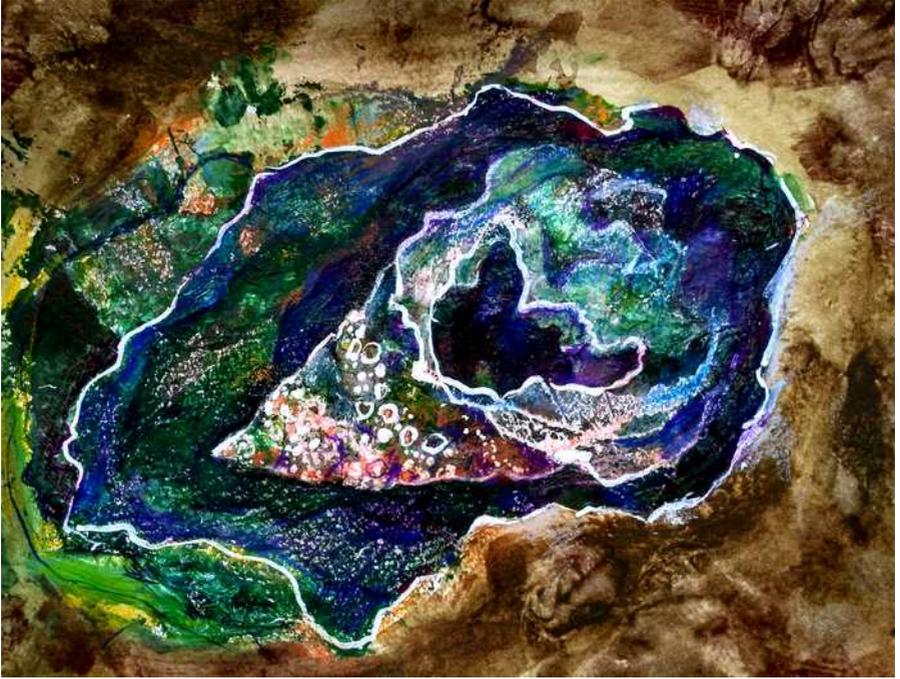
La teinte rose pâle de l'escargot, aux si beaux tons irisés, se détachait avec tant de délicatesse sur la mousse, pareille à un écrin de velours vert, que, faisant une nouvelle tentative, elle passa l'obstacle et prit la précieuse coquille. Elle essaya de retirer sa main

mais n'y parvint pas. Elle fit en vain de vigoureux efforts pour s'échapper. Ils se révélèrent tous inutiles : elle était prise au piège.

La forme du trou et la viscosité de ses bords avaient permis de glisser avec difficulté le poing à travers la gorge étroite, qui l'enserrait maintenant comme un bracelet et empêchait le passage de la main gonflée par l'effort.

Cipriana n'éprouva, au début, qu'une légère contrariété, qui se transforma en colère sourde au fur et à mesure que le temps passait en d'infructueux efforts. Puis, une vague angoisse, une inquiétude commença à prendre possession de son esprit. Les battements du cœur s'accéléchèrent et une sueur froide lui humidifia les tempes. Le sang se paralysa soudainement dans les veines, les pupilles s'agrandirent et un tremblement nerveux secoua ses membres. La terreur déformait ses yeux et son visage ; elle avait vu devant elle une ligne blanche, mobile, qui avançait de quelques pas sur la plage avant de reculer rapidement : l'écume d'une vague.

L'image terrifiante de son fils traîné et chamboulé par le flux de la marée se présenta claire et nette à son imagination. Elle poussa un hurlement pénétrant, renvoyé par l'écho du défilé avant de glisser sur les eaux et de s'évanouir au large de l'immensité liquide.



Agenouillée sur la pierre, elle se débattit furieusement quelques minutes. Ses articulations grinçaient et se disloquaient sous la tension de ses muscles, et ses cris semaient la peur chez la population ailée qui cherchait sa nourriture à proximité de la crique : mouettes, corbeaux, hirondelles des mers, prirent leur envol et s'éloignèrent avec empressement, sous la splendeur radieuse du soleil.

La femme avait un terrible aspect : les vêtements trempés de sueur s'étaient collés à la peau, la chevelure en désordre lui cachait en

partie le visage atrocement défiguré, les joues s'étaient creusées et les yeux projetaient un éclat extraordinaire. Elle avait cessé de crier et regardait fixement le petit paquet qui gisait sur la plage, en essayant de calculer le temps qu'il faudrait aux vagues pour arriver jusqu'à lui. Ça n'allait pas tarder, la marée précipitait en effet sa marche en avant et, très vite, la plate-forme ne dépassa plus les eaux que de quelques centimètres.

L'océan, calme jusque-là, commençait à bomber le torse et des secousses convulsives ébranlaient ses épaules reluisantes. Des courbes légères, de petites ondulations interrompaient de toutes parts la superficie bleue et lisse. Une houle légère, au murmure caressant et rythmé, commença à fouetter les flancs de la roche et à déposer sur le sable de blancs copeaux de mousse qui, sous les rayons ardents du soleil, prenaient les tons et les reflets de la nacre et de l'arc-en-ciel.

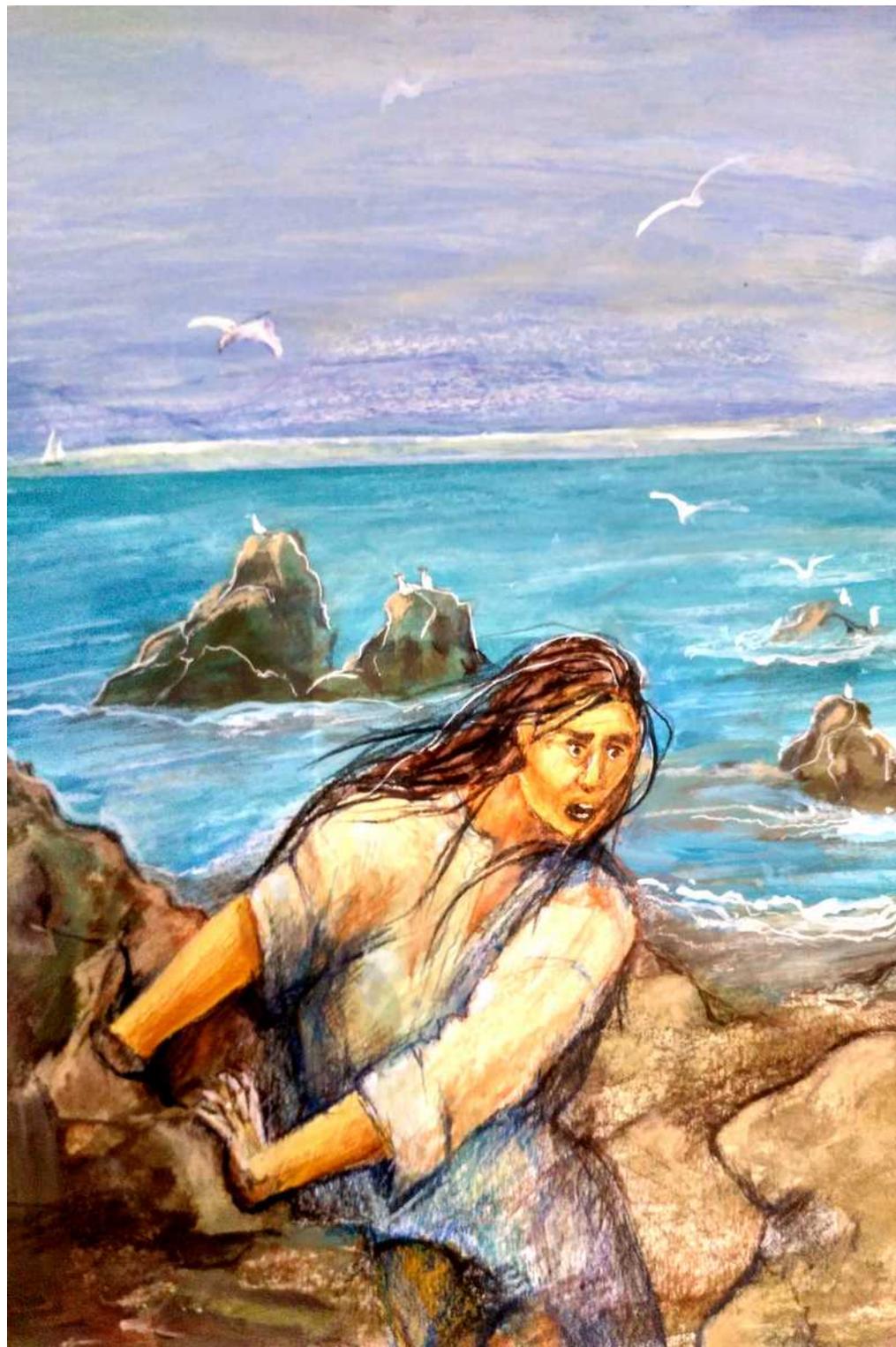
Une ambiance de paix et de sérénité absolues flottait dans l'anse cachée. L'air tiède, imprégné des acres émanations salines, laissait percevoir, à travers la quiétude de ses ondes, le léger claquement de l'eau sur les roches, le bourdonnement des insectes et le cri lointain des faucons marins.

La jeune femme, détruite par les efforts terribles qu'elle avait faits pour se libérer, posait son regard implorant tout autour d'elle, sans trouver ni sur terre ni en mer un être vivant capable de l'aider.

Elle appela, en vain, les siens : l'auteur de ses jours, le père de son fils, qui, derrière les dunes, attendaient son retour dans la ferme humble et misérable. Nulle voix ne répondit à la sienne, elle dirigea alors sa vue vers le ciel et son amour maternel arracha de son âme inculte et rude, torturée par l'angoisse, des phrases et des prières d'une éloquence déchirante :

— *Mon Dieu, ayez pitié de mon fils, sauvez-le, secourez-le ! ... Pardon pour mon fils seigneur ! Sainte Vierge, protégez-le ! ... Prenez ma vie : ne lui ôtez pas la sienne ! Ma Mère, permettez-moi d'enlever ma main pour l'éloigner ! ... Un moment, un instant de plus ! ... Je te jure de revenir ici ! Je laisserai les eaux m'avaler, que mon corps soit mis en morceaux sur ces pierres ; je ne bougerai pas, et je mourrai en te bénissant ! Sainte Vierge, arrête la mer ; retiens les vagues ; ne permets pas que je meure désespérée ! ; Miséricorde Seigneur ! Pitié, mon Dieu ! Écoute-moi Très Sainte Vierge ! Entends-moi, ma Mère !*

La première vague qui envahit la plate-forme arracha à la mère un dernier cri de fou désespoir. Puis ne jaillirent de sa gorge que des sons rauques, éteints comme les râles d'un moribond. L'eau froide rendit à Cipriana son énergie, et la lutte pour s'échapper de la faille



recommença, plus furieuse et désespérée qu'auparavant. Ses violentes secousses et le frottement de la chair contre la pierre, avaient gonflé les muscles, et l'anneau de granite qui l'emprisonnait eu l'air de se resserrer autour du poignet.

La masse liquide qui montait sans cesse finit par couvrir la plate-forme. Seule la partie supérieure du buste de la femme agenouillée dépassait au-dessus de l'eau. Dès cet instant, les progrès de la marée furent si rapides que la houle s'approcha bientôt de l'endroit où se trouvait le marmot. Quelques minutes passèrent encore et le moment inévitable arriva. Une vague, allongeant ses griffes élastiques, dépassa le point où dormait le tout-petit qui se réveilla au contact froid de ce brusque bain. Il se tordit comme un ver de terre et lança un hurlement pénétrant.

Pour que rien ne manque à son martyre, la jeune femme ne perdait pas un détail de la scène. Au son de ce cri, qui déchira les fibres les plus profondes de ses entrailles, une rafale de folie fit étinceler ses pupilles égarées, et, telle la bête prise dans le collet qui coupe le membre emprisonné avec ses dents, elle s'inclina sur la pierre, la bouche affamée prête à mordre ; mais ce recours lui était interdit : l'eau, qui la recouvrait jusqu'à la poitrine, l'obligeait à garder la tête relevée.

Sur la plage, les vagues allaient et venaient, joyeuses, folâtres, s'amusant à emballer l'oisillon dans leurs plis. Elles l'avaient défait de sa couche grossière et le petit corps potelé, sans autre vêtement que la chemisette blanche, roulait dans la mousse, agitant désespérément ses jambes et ses bras minuscules. Sa peau lisse et délicate, blessée par les rayons du soleil, reluisait, polie par le choc de l'eau et le frottement rêche et interminable du sable.

Une ultime convulsion fit trembler Cipriana qui regardait tout cela, le cou étiré et les yeux exorbités. Puis, dans le paroxysme de la douleur, sa raison éclata subitement. Tout disparut de sa vue. La lumière de son esprit, fouettée par une rafale formidable, s'éteint, et, tandis que l'énergie et la vigueur, détruites en un instant, cessaient de soutenir le corps dans cette posture forcée, la tête plongea dans l'eau, un léger tourbillon agita les ondes et quelques bulles apparurent sur la surface tranquille de la pleine mer.

Jouet des vagues, l'enfant lançait depuis la rive des vagissements, chaque fois plus faibles et plus tardifs, que l'océan, comme une tendre nounou, s'efforçait de taire. Il multipliait les embrassades, fredonnait ses plus douces chansons, le mettait sur le dos puis sur le ventre, le berçait de-ci de-là, toujours prévenant et infatigable.

Les pleurs cessèrent enfin : le petiot s'était rendormi, et, bien que la figure soit contusionnée, les yeux et la bouche pleins de sable, le sommeil était calme, mais si profond que, lorsque la marée l'entraîna vers la pleine mer et le déposa sur le fond sous-marin, il ne se réveilla plus jamais.

Enfin, tandis que le ciel bleu étendait son rond baldaquin sur la terre et sur les eaux, ce lit nuptial où la mort et la vie se lient éternellement, la douleur infinie de la mère qui, partagée entre les âmes, aurait rendu l'humanité taciturne, ne ternit pas de la plus légère ombre l'harmonie divine de ce tableau palpitant de vie, de douceur, de paix et d'amour.



JE VEUX CE LIVRE IMPRIMÉ ? JE CLIQUE ICI !

© Lettres Ailées, 2019

Dépôt légal : décembre 2019

Impression : BoD – Book on Demand, Allemagne

ISBN : 978-2-490923-03-8

loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse